

L'AMI DU FOYER

Journal des Familles Chretiennes

2e Année - - - No. 3
10 Octobre 1906

Saint-Boniface, Manitoba

Prix d'Abonnement :
50 cents par An

MONSEIGNEUR DE MAZENOD

FONDATEUR DES OBLATS

LA nature l'avait merveilleusement armé pour le bien. D'une haute taille relevée encore par son attitude, qui restait majestueuse dans la simplicité de l'homme apostolique, il avait sous ses cheveux bouclés et soyeux, sous son beau front de penseur, un de ces regards doux et profonds qui pénètrent plus loin que la parole. Sa voix forte et pleine traduisait et communiquait aux plus vastes auditoires les émotions de son grand cœur. C'était un bel instrument, dont il jouait avec perfection. Cet homme était né orateur. Il avait la prestance de l'orateur, cette vigueur et cette dignité dans la tenue qui s'imposent et gagnent la confiance; il en avait la puissance logique, le pathétique et la richesse d'imagination. Sous le feu de ses regards et de sa parole colorée par l'accent provençal, on renonçait à la lutte, on se laissait subjugué, on oubliait de se disputer soi-même à l'impression ressentie. Voilà bien le triomphe du génie oratoire.

Ces qualités natives étaient rehaussées, complétées par ces vertus d'un ordre supérieur qui font

dire d'un homme: C'est un saint! Du saint il avait l'ardent amour de Dieu, la mortification, l'humilité sincère et profonde et le détachement des biens d'ici-

bas. Né dans la richesse, il vécut en pauvre, tout en observant les convenances extérieures que sa condition lui imposait, et mourut ruiné par ses aumônes.

L'homme bien élevé renferme dans son cœur deux sentiments qui, s'ils ne suffisent pas à constituer la vertu chrétienne, en sont du moins les auxiliaires: le respect de soi-même et la délicatesse dans les rapports avec le prochain. L'honneur le défend souvent contre les séductions des passions avilissantes. Or saint François de Sales et Mgr. de Mazenod furent tous deux des hommes bien élevés, de sorte que, dans la fine perfection de leur attitude à l'égard de Dieu et à l'égard du monde, on eut parfois de la



MONSEIGNEUR DE MAZENOD

peine à distinguer le travail ascétique de l'œuvre préalable de la bonne éducation. Tous deux conservèrent intacts dans un cœur fidèle ces bienfaits de la munificence divine, de sorte que, à l'heure où, au même âge, dans le plein épanouissement de leur

Alfred Adam
17 ANNONCIATION, QUE.
Co. de Labelle

PAAD
BX
2350
A1A4

jeunesse, ils entrèrent dans le sanctuaire, les graves obligations du sacerdoce n'eurent pas à lutter dans ces âmes virginales contre les ronces du vice, contre les broussailles de péchés mal expiés, contre les souvenirs d'une adolescence coupable. Ils eurent le bonheur de se donner à Dieu dans l'innocence de leur baptême.

S. PAQUILLE DE FOLLENAY.

Vie du Cardinal Guibert.

**LES LEGENDES DU PEUPLE CANADIEN
A L'OMBRE DE LA CROIX.**

GUERRE AVEC LES IROQUOIS. DOLLARD ET SES
COMPAGNONS

NOUS avons aujourd'hui à raconter à nos lecteurs un des plus beaux faits d'armes, non seulement de l'histoire du Canada, mais du monde entier. En 1660 les Iroquois de toutes les tribus avaient juré la mort de tous nos ancêtres. Deux armées devaient venir envahir le Canada l'une se dirigeant sur Montréal par la rivière Ottawa devait se réunir à l'autre qui se rendait au fleuve St-Laurent par le Richelieu.

Tous ces guerriers une fois réunis devaient porter la dévastation et la mort à Trois-Rivières et ensuite à Québec.

Nos ancêtres avaient déjà vu couler tant de sang qu'ils voyaient arriver le printemps avec appréhension. On fit des prières publiques et Dieu se laissa toucher ; il inspira à l'immortel Adam Dollard Désormeau le moyen de sauver la colonie.

Monsieur de Maisonneuve était à son office le matin du 12 avril 1660. Un beau jeune militaire frappe à sa porte.

Comment vous portez-vous ? mon cher Dollard, dit M. de Maisonneuve, au grand et vigoureux jeune homme qui était devant lui.

—Je viens, vénéré gouverneur, vous faire part d'un projet que j'ai conçu hier pendant mon action de grâces quand mon cœur battait encore sous l'impulsion de Celui de mon Divin Maître. Me permettez-vous de vous le faire connaître ?

—Certainement, mon brave, et dépêchez vous.

—Les Iroquois vont venir nous attaquer et nous allons passer l'été dans l'enceinte du fort à nous défendre et nous allons être exposés à mourir de faim. Je suis d'avis qu'au lieu de nous défendre, il faut aller les attaquer, c'est à leur tour de se défendre.

—Comment allez-vous vous y prendre jeune homme ?

—J'ai trouvé 16 compagnons qui s'offrent de venir avec moi. Nous voulons aller rencontrer les sauvages au Sault de la Rivière d'Ottawa à dix lieux d'ici, au bout du portage. A l'abri d'un fort

improvisé, nous pourrons en tuer un grand nombre avant que le dernier de nous tombe. Vous connaissez l'orgueil superstitieux de ces Iroquois si 17 de nous tuent une centaine de sauvages, le chef ordonnera une retraite générale en disant : le "Manitou de la guerre est contre nous cette année; il a dit aux blancs de prendre une tactique de guerre désastreuse pour nous autres nous allons retourner dans notre pays et appeler à notre secours le "Grand Esprit des Conseils" pour aviser aux moyens à prendre pour combattre leur nouveau genre d'attaque." Les Iroquois croient que nous avons peur d'eux, que nous n'osons pas les rencontrer en dehors de notre fort de Montréal. Voilà pourquoi ils se promènent avec tant d'insolence d'un bout du Canada à l'autre. Quand ils sauront que les blancs savent eux aussi dresser des embuscades, vous ne les verrez plus rôder en petites bandes le long du fleuve. Je suis las, gouverneur, d'entendre dire que les descendants de ces Français qui ont fait trembler l'Europe toute entière, ont peur de quelques Peaux Rouges.

Après un moment de réflexion, M. de Maisonneuve répondit : Ce que vous voulez faire là, jeune homme, est digne d'admiration, mais avez-vous réfléchi que vous allez certainement au devant de la mort et peut-être de la mort la plus cruelle.

—Dites la plus glorieuse, gouverneur ; les Iroquois ne nous prendront pas en vie et tous nous avons déposé sur l'autel de la Patrie, tout le sang de notre cœur jusqu'à la dernière goutte et j'ai la ferme confiance que Dieu l'a accepté, car c'est une Patrie chrétienne que nous voulons fonder et la base, la fondation de tout pays catholique est un calvaire. M. de Maisonneuve ému aux larmes, le pressa sur son cœur et ne put dire que ces mots : partez noble héros, et que cette terre canadienne imbibée de votre sang produise des fruits de gloire catholique et de salut éternel.

Le dimanche suivant toutes les familles de la bourgade de Montréal ont été témoins d'un spectacle peut-être unique dans l'histoire du monde. Dollard Désormeau et ses compagnons, après avoir fait une confession générale de toute leur vie et avoir reçu avec beaucoup de dévotion la sainte Communion, font voeu d'aller rencontrer les Iroquois au Long Sault et de les combattre jusqu'à la mort, de ne pas se laisser prendre prisonniers tant qu'il leur resterait une goutte de sang au cœur. O ! mon Dieu dit Dollard en finissant, daignez accepter le sacrifice de notre vie et le seul triomphe que nous vous demandons est celui de votre Sainte Religion dans la Nouvelle France.

Le lendemain nos braves partaient après avoir fait leur testament et dit un dernier adieu à leurs

parents.
Saint Sa
vénéra
Sault il
par les
l'intent
à eux
pendan
ha leur
rent fid

Nos b
avant le
quois r
Ils rent
provisé
quois é
leur cri
saut le
morts a
zaine d
soient e

Ebra
n'étaie
nos hé
nots po
de l'em
tard op

Penc
et souf
réduit
quand
Sauvag
sus du
dant le
re. N
porter
fosse e
eau bo
fait, m
te. Il
mi dan
rière.

Tou
dans l
veaux
ayant
de la

Nos
fice de
mon I
n tre é
baisa
et le
rangè
quets

parents. Le Curé Souart, sulpicien les bénit et le Saint Sacrement resta exposé toute la journée à la vénération des fidèles. Rendus au pied du Long Sault ils trouvèrent une cabane de pieux construite par les Algonquins dans laquelle ils logèrent avec l'intention de la réparer. Trente hurons se joignirent à eux mais ces misérables les trahirent tous pendant le combat à l'exception du brave Anahontaha leur chef et quatre Algonquins qui leur restèrent fidèles.

Nos braves héros étaient en prières longtemps avant le lever du soleil, quand ils virent les Iroquois ramper dans l'herbe à quelques arpents d'eux. Ils rentrèrent précipitamment dans leur redoute improvisée et le combat s'engagea aussitôt. Les Iroquois étaient au nombre de trois cents, ils poussent leur cri de guerre et s'élancent pour emporter d'assaut le retranchement. Plus de trente tombent morts autour de la cabane, ils reculent et une douzaine d'autres mordent la poussière avant qu'ils soient en dehors de la portée des fusils.

Ebranlés par cet échec, les Iroquois virent qu'ils n'étaient pas assez nombreux pour avoir raison de nos héros et le chef Onnontagué dépêcha cinq canots pour avertir les 500 Iroquois qui étaient près de l'embouchure du Richelieu où ils devaient plus tard opérer leur jonction, de venir à leur aide.

Pendant ce temps-là, nos héros chrétiens priaient et souffraient car ils n'avaient point d'eau dans leur réduit pour étancher leur soif brûlante. De plus quand la sentinelle avait annoncé l'arrivée des Sauvages, les chaudières étaient suspendues audessus du feu de la cambuse près du rivage, en attendant le déjeuner qui devait avoir lieu après la prière. Nos ancêtres n'eurent pas le temps de les emporter dans leur retraite. Il creusèrent une petite fosse et un orage leur procura pour une journée une eau bourbeuse qu'ils regardèrent comme un bienfait, mais qui remplit leur cabane d'une vase gluante. Ils passèrent cinq jours ainsi à attendre l'ennemi dans l'attitude de la prière, l'oeil à la meurtrière.

Tout à-coup des cris épouvantables retentirent dans les bois voisins, c'était le renfort des 500 nouveaux guerriers qui arrivaient au pas de course ayant caché leurs canots à trois milles au Nord-Est de la rivière.

Nos héros d'une voix forte renouvelèrent le sacrifice de leur vie et Dollard s'écria : *Pour vous O mon Dieu ! et pour vous seul ! Seigneur nous remettons notre âme entre vos mains.* Puis chacun se signa et baisa avec amour le petit crucifix fixé à leur coeur et le combat recommença. Les 800 Iroquois se rangèrent en cercle en dehors de la portée des mousquets, puis en poussant des hurlements de bêtes

fauves ils somment tous ceux qui étaient à l'abri des pieux de se rendre qu'il ne leur serait fait aucun mal, mais que ceux qui refuseraient leur offre généreuse seraient brûlés vifs. Puis ayant brisé les canots d'écorce de nos héros qu'ils avaient saisis à leur arrivée, ils en firent des torches et demandèrent une réponse immédiate. C'est alors que nos dix-sept braves eurent la douleur de voir tous les hurons qui étaient venus d'eux-mêmes offrir leurs services, sauter par dessus la palissade et aller grossir le nombre de leurs ennemis, à l'exception du noble Anahontaha qui répondit aux pressantes sollicitations d'Onnontagué : Viens mettre ton oreille sur ma poitrine, tu entendras le battement d'un coeur qui mourra avant d'avoir eu peur une seule fois dans sa vie... On ne prend pas Anahontaha en vie... Onnontagué voulut savoir si tous les Français étaient unanimes à continuer le combat. Dollard, par son interprète, répondit : " Ecoute notre chant de guerre " Et tous chantèrent en chœur :

Je mets ma confiance
Vierge en votre secours,
Servez-moi de défense,
Prenez soin de mes jours.
Et quand ma dernière heure
Viendra fixer mon sort,
Obtenez que je meure
De la plus sainte mort.

Onnontagué furieux fit signe à ses 800 guerriers d'avancer avant d'avoir eu la prudence de s'éloigner. Un coup de fusil tiré par Anahontaha retentit dans l'air, on entendit la chute d'un colosse humain sur le sol : Onnontagué était mort.

Devant cette mort si inattendue les Iroquois stupéfaits s'arrêtent un moment, puis enflammés de rage, ils se précipitent pour mettre le feu à la bâtisse. Nos héros avaient trois fusils à chaque meurtrière entre les mains des meilleurs tireurs pendant que les autres chargeaient avec le plus de célérité possible, chaque balle portait la mort à un et quelquefois à deux ennemis. Ceux qui portaient les torches de bouleau tombèrent criblés de balles, le deuxième et le troisième cercle des soldats ennemis eurent le même sort. Pas un soldat chrétien n'était encore blessé. Les Iroquois n'osèrent pas avancer plus loin et se retirèrent en arrière d'une petite colline où se trouve aujourd'hui le village de Carillon. Ils tinrent conseil : le plus grand nombre humilié voulait retourner dans leur pays. Mais les lâches Hurons qui avaient trahi désiraient un autre engagement qui leur permettrait de s'esquiver. Ils dirent aux Iroquois que ceux-ci voulaient donc se couvrir d'une honte éternelle.

Quoi ! près de mille guerriers reculer devant 17

Cet abonnement est dû

visages pâles !! Et le corps du grand Onnontagué manger par les corbeaux à quelques centaines de pas de 1000 guerriers iroquois !!

Ces dernières paroles du traître huron firent entrer un surcroît de haine dans le cœur des Iroquois.

Tous jurèrent de mourir pour venger Onnontagué. Le lendemain matin, bien reposés, ils viennent encore se ruer sur notre poignée de héros qui avaient passé la nuit à aller chercher dans des tasses un peu d'eau à la rivière pour leur permettre d'avaler la farine sèche qu'ils avaient avec eux. Mais la joie d'être bientôt en possession du repos promis aux vainqueurs de la mort, les soutenait dans leurs souffrances. Tous leurs fusils étaient chargés de deux balles.

Cent de ces intrépides Iroquois—car nous devons rendre hommage à leur bravoure—s'étaient sacrifiés pour s'élancer les premiers à l'attaque et aller ainsi à une mort certaine, les autres devaient passer pardessus leurs cadavres et tâcher d'escalader la palissade.

Ils s'avancent—ces braves premiers—la poitrine protégée par le tronc de petites érables attachées à leurs buste, suivis de leurs compagnons d'armes qui marchent à la file. Nos héros les laissent approcher, puis au signal donné, lancent une décharge générale qui eut un grand effet, mais qui n'arrêta pas l'ardeur des ennemis. Les survivants prirent les cadavres de leurs compagnons morts, s'en servirent comme de boucliers et s'élancèrent à l'assaut de la redoute. Cinq parviennent à escalader le mur, mais dès que leur tête pointa au dessus des pieux, ils retombèrent morts au bas du rempart. Après deux heures d'une lutte acharnée ils se retirèrent laissant encore une centaine de morts sur le champ de bataille. Mais nos héros chrétiens avaient trois blessés atteints par les balles de l'ennemi; celles-ci s'étaient frayés un chemin entre les pieux mal joints de leur hutte.

Les Iroquois se reposèrent pendant une heure. Durant ce temps nos chrétiens priaient et s'encourageaient au martyre. Les sauvages revenus à la charge, viennent tous assaillir les nôtres du même côté. Cette tactique fut un désastre pour eux. Etant plus serrés, les balles de nos intrépides soldats les atteignaient en plus grand nombre. Ils battirent en retraite presque aussitôt, mais leur fusillade avait encore atteint deux des nôtres qui moururent dans la nuit le sourire sur les lèvres et l'œil brillant d'espérance. Deux nouveaux blessés dont l'un gravement vint s'ajouter à la liste des infirmes.

Quand la nuit vint couvrir leur réduit de ses ombres, près de la moitié était déjà hors de combat. Dollard Desormeau avait trois blessures qui lui firent perdre beaucoup de sang—car on n'avait pas le

temps de pauser immédiatement les blessés—mais qu'il ne regardait pas comme dangereuses.

Que de souffrances ont été endurées durant cette nuit! Nos martyrs n'avaient pas d'eau pour éteindre leur brûlante soif, ils ne pouvaient même avaler la ceullérée de farine qu'ils portaient à leurs lèvres desséchées, et songeons que cette faim et cette soif exerçaient leur empire sur des corps exténués de fatigue, sur des âmes brisées par la douleur d'être privés de leurs compagnons dont les cadavres gisaient à leur côté. La nuit se passa en prières pour le repos des âmes de leurs frères morts au champ d'honneur.

Le matin suivant, au lever de l'aurore, les sauvages commencèrent de nouveau l'attaque. Ils virent que la fusillade était moins nourrie ils en conclurent que le nombre de leurs ennemis était diminué, ce qui ranima leur courage et leur permit de s'approcher de la cabane, mais pour cela ils durent passer sur le cadavre de plusieurs de leurs compatriotes.

Le vaillant Dollard Desormeau fut frappé à mort par une balle pendant qu'il regardait à la fusillière pour diriger l'action des tireurs. Sa mort bien loin de décourager les survivants ne fit que les exciter davantage. Les blessés ruisselant de sang, trop faibles pour se tenir debout, étendus sur le sol le regard vers le ciel, déchargeaient encore leurs armes sur les Iroquois qui ayant escaladé les murs se laissèrent tomber dans la cabane pour recevoir leur coup de mort. L'invincible Anahontaha était couvert de huit glorieuses blessures et fut l'un des derniers survivants. Avant de mourir il fit une action d'éclat. Les Iroquois, à l'aide de perches introduites entre les pieux de la hutte parvinrent à en arracher quelques-uns et déchargèrent leurs fusils sur ceux qui se défendaient encore à l'exception de Anahontaha qu'ils voulaient prendre en vie pour épuiser sur lui le raffinement de leur cruauté et venger la mort de leur chef Onnontagué.

Anahontaha avait reçu une balle dans l'épaule gauche et n'avait que l'usage de son bras droit, ne pouvant plus marcher, il s'était traîné dans la cabane et avait ramassé tous les pistolets que ses compagnons morts tenaient encore dans leur main crispée.

Les Iroquois ayant fait une brèche au mur, se précipitèrent l'un après l'autre dans l'intérieur de la cabane pour enlever le noble héros. Le premier tombe frappé au cœur un second s'affaisse mort sur celui-ci, un troisième a le même sort, pendant que le fils d'Onnontagué lui-même à qui était réservé la maligne jouissance de passer un courroie autour du cou de Anahontaha et de le trainer comme un chien au lieu du supplice se présente à l'ouverture avec des cordes en mains. Une balle lui traverse la tête:

on ne p
ne Iroq
cœur
braves
monde.

Les g
trouvèr
encore
infligèr

Ains
mes de
surtout
mité du
n'y est
du mon
Ces no
triompl

Dieu
tion sa
Les Iro
d'honn
nèrent
vailler

Nos l
pas, de
tels qu
et publ

ADAM
Jacq
lestre, l
seau, L
dins, E
Lauren
Doussi
Crusso

Ajou
Anahon
gonqui
gnons.

Les l
s'échap
Les Iro
de la
après l

Amis
que no
aient

on ne prend pas Anahontaha en vie. Alors un jeune Iroquois désespéré lui décharge son fusil dans le coeur et mit ainsi fin à la vie de l'un des plus braves militaires dont s'honore l'histoire du monde.

Les guerriers iroquois enfoncèrent la porte et ne trouvèrent qu'un seul soldat chrétien qui respirait encore et qui expira à la première torture qu'ils lui infligèrent.

Ainsi se termina l'un des plus héroïques faits d'armes de l'histoire du monde. Ce qui en rehausse surtout l'éclat et le mérite est de considérer la sublimité du motif qui l'a inspiré. La gloire humaine n'y est pour rien ; dix-sept hommes perdus au bout du monde aller se battre contre d'obscurs barbares ! Ces nobles preux n'ont qu'une chose en vue : le triomphe de l'Eglise catholique.

Dieu a récompensé leur dévouement et leur action sauva la colonie d'une destruction complète. Les Iroquois découragés humiliés d'avoir perdu tant d'hommes par la main de si peu d'ennemis retournèrent dans leur pays et laissèrent nos ancêtres travailler à leurs champs toute cette année-là.

Nos lecteurs nous sauront gré, nous n'en doutons pas, de donner ici les noms de nos immortels héros tels que recueillis par le curé de la paroisse en 1660 et publiés par l'historien Faillon.

ADAM DOLLARD DES ORMEAUX, commandant.

Jacques Brassier, Nicolas Tilemont, Alonie Dellestre, Nicolas Josselin, Robert Jurie, Jacques Boisseau, Louis Martin, Christophe Augier dit Desjardins, Etienne Robin dit Desforges, Jean Tavernier, Laurent Hébert dit Larivière, Jean Valets, René Doussin, Jean Lecomte, Simon Grenet, François Crusson dit Pilote.

Ajoutons, à cette glorieuse liste, le nom du brave Anahontaha, chef des Hurons, et le fidèle chef Algonquin Métewémeg, ainsi que ses trois compagnons.

Les Hurons perfides, sauf une dizaine qui ont pu s'échapper, ont été punis pour leur lâche action. Les Iroquois leur ont fait payer leur trahison cause de la défaite de nos martyrs : ils les brûlèrent après les avoir affreusement mutilés.

Amis lecteurs, qu'elle a coûté cher cette Patrie que nos pieds foulent si librement et que nos coeurs aiment si tendrement !!!

Z. LACASSE, O. M. I.



UN CANADIEN DU LAC SAINT-JEAN, MARQUIS PENDANT UN AN

RÉCIT D'UN TOURISTE AMÉRICAIN.

(Suite)

Après cet exploit, les deux hommes nouèrent une amitié si solide que la hache la mieux aiguisée de Québec n'aurait pu la rompre.

III

Le plan qu'ils avaient formé de se rendre à Saint-Gédéon pour y attendre le passage de l'avocat, ne s'exécuta point. Il fut déjoué par plusieurs de ces petites divinités qui se faufilent partout avec indiscretion pour arranger ou déranger les différentes pièces de ce jeu de patience en désordre qu'est la vie.

Le premier auquel ils eurent affaire est ce petit dieu infiniment irresponsable qui porte l'arc et les flèches, et ne respecte ni l'âge ni le rang.

Ausitôt le camp de Saint-Maurice dissous, Jean descendit avec Pierre aux Trois Rivières pour faire une courte visite à la famille de son nouveau cousin. La maison était blottie, accueillante, sur l'une des rives élevées qui dominent la rivière, à deux milles de la ville. Dans la maison, il y avait une jeune femme et une brassée d'enfants... La race de La Motte de la Lucière n'était pas près de s'éteindre de ce côté-ci de l'océan.

Mais il y avait aussi une petite belle-sœur de Pierre. Elle s'appelait Alma Grenon. Et, si vous l'aviez vue, vous ne seriez point étonné de ce qui arriva... Des yeux de jeune daim, un visage de fleur en mai, une voix comme une corde de harpe. Elle ressemblait à la peinture de la fille de Drummond dans l'Habitant :

"C'est la plus jolie fille du comté, et elle a juste ses dix-huit ans ;

"Des yeux noirs et des cheveux noirs et des joues plus vermeilles que la rivière au bord de la chute ;

"Mais ne parlez pas,

"Ne parlez pas ainsi,

"Car je ne puis dire si elle m'aime,

"Même un peu."

Quand il la vit pour la première fois, Jean fut saisi d'amour, et l'infinie joie d'aimer s'empara de tout son être. Ce ne fut pas l'approche graduelle de la tendresse, comme le glissement dans un torrent aux eaux lisses ; ce ne fut pas une descente légère comme la course dans un rapide facile. Non, ce fut un véritable "plongeon" comme le bond du haut d'une "chute". D'abord, il ne sut pas très exactement ce qui lui arrivait, mais il sut rapidement ce qu'il avait à faire.

Il retarda son retour au lac Saint Jean pour que la saison fut plus propice ; après la fonte des neiges et la débâcle des glaces il serait bien temps !

La première semaine, Jean dit à Alma qu'elle était la plus jolie fille qu'il eût jamais vue. Elle secoua la tête gaiement et lui dit qu'il aimait plaisanter et qu'il devait avoir l'habitude de dire cela à toutes les filles.

Mais, la semaine suivante, sa cour fit un grand pas. Il emmena la jeune fille en traîneau. Il restait très peu de neige, — une couche mince et toute bosselée, — et, comme ils étaient l'un près de l'autre et tout seuls, il lui mit le bras autour de la taille. Alors, elle cria : "Laisse-moi tranquille, Jean !" et lui déclara qu'il avait perdu la tête.

Le samedi d'après, au milieu du jour, comme elle était en train de traire la vache, il se faufila dans l'étable, lui prit la tête dans ses deux mains, l'inclina en arrière et fit mine de l'embrasser. Mais Alma se fâcha et se mit à pleurer. Et tout en pleurant, elle lui disait qu'il ne fallait pas être fier pour manquer de respect à une fille qui ne peut pas se défendre, enfin qu'elle le détestait.

—Alors, dit Jean, si vous détestez, je m'en irai chez moi demain.

Elle cessa immédiatement de sangloter — et elle dit tout bas :

—Mais Jean, — elle hésitait, — Jean, est-ce que vous m'aimez vraiment ? — Hé bien, ne soyez plus si hardi. Respectez-moi, et vous m'estimerez davantage.

Jean comprit la leçon et en profita.

Le chemin, désormais, était aplani, facile, et ils y marchèrent rapidement : le lendemain, dimanche, le prêtre fut averti qu'on demanderait ses services pour un mariage, la première semaine de mai. Pierre donna son consentement avec joie. Le mariage lui convenait admirablement : c'était une alliance de famille, et cela simplifiait toutes les questions : le domaine appartiendrait à eux deux.

Mais d'autres petites divinités veillaient. L'une d'elles, qui avait la charge de ce qui se passait dans l'esprit de l'homme aux héritages non réclamés, lui mit dans la tête d'aller aux Trois-Rivières au lieu d'aller d'abord à Saint-Gédéon.

Il avait un certain nombre de clients dans différents coins du pays, — des clients provisoires, naturellement, — et cela lui souriait assez d'aller extraire encore cinquante dollars à Pierre Lamotte, dit Théophile, avant de poursuivre son voyage. En venant de Montréal, il s'arrêta dans plusieurs petites villes et coucha dans des lits de qualités diverses.

C'est là que le guettait un autre petit dieu, — un

vilain petit dieu, mais assez puissant, qui s'occupe des villages malsains ; il avait ménagé une surprise à l'avocat errant.

L'homme se rendit donc à la ville de Trois-Rivières. Il y arriva comme la nuit tombait, singulièrement fatigué, et s'installa à l'hôtel. Le lendemain matin, il se sentait sérieusement malade, mais, comme à sa manière c'était un homme résolu et énergique, il loua une cariole et fit route vers la maison de Pierre, par un temps de dégel complet.

Ceux de la maison, entendant une voiture s'arrêter à la grille, sortirent pour voir ce que c'était.

L'homme était méconnaissable : la face blême, les yeux mornes, les lèvres bleues, il claquait des dents. Il balbutia :

—Faites-moi descendre, je meurs. Pour l'amour de Dieu, hâtez-vous.

Ils le transportèrent à la maison et immédiatement il entra en convulsions. Puis il fut pris d'une fièvre violente. Pierre monta dans la cariole et mena à bride abattue vers la ville pour demander un médecin.

Le docteur jugea que le cas était très sérieux, mais ne se prononça pas.

—Gardez le malade au lit, dit-il. Donnez-lui dix gouttes de ceci dans de l'eau, toutes les heures, si les crises recommencent. Il faut que l'un de vous reste près de lui constamment. Mais seulement l'un de vous, vous entendez ? Que les autres n'entrent pas dans la chambre. Je reviendrai dans la journée.

L'après midi, quand il revint, sa figure se rembrunit encore, après un examen attentif du malade. Il se tourna vers Jean, qui lui servait d'aide et d'infirmier :

—Il faut absolument, dit-il, que vous soyez tous vaccinés immédiatement. J'espère qu'il n'est pas trop tard. Mais ce qu'il faut faire de ce Monsieur-là, Dieu le sait ! Nous ne pouvons pourtant pas le renvoyer en ville. Il a la petite vérole.

Quel jolie prélude à des fêtes de mariage ! Ils étaient tous consternés et perdaient la tête sous ce coup imprévu. Pendant que le docteur leur piquait le bras, ils discutaient la situation, se lamentaient et s'excitaient mutuellement. Jean le premier, reprit son bon sens et fit cesser les bavardages pour commencer à réfléchir.

—Il y a bien dit-il la vieille cabane de Poulin, sur la route. Elle est vide depuis trois ans. Il y a une bonne source auprès. On pourrait percer le toit et mettre un poêle.

—Très bien dit, le docteur, Mais il faut quelqu'un pour le soigner. Ce sera une longue besogne et une vilaine besogne.

—Je le soignerai, moi, dit Jean. C'est ma place. On ne peut pas laisser mourir ce Monsieur sur la

gran
pou
mon
de la
je s

M

siler

El

main

ban

com

bag

long

Les

mar

de fé

en u

bleu

et le

les r

L

quan

sur

tena

leva

est p

lui,

P

pro

de l

cau

bien

mai

vait

qui

de g

aux

trou

tain

carr

core

M

qu'i

pou

Les

faib

cou

livr

lutt

que

l'ho

port

illu

ver

grande route. Le bon Dieu ne nous l'a pas envoyé pour cela. Le chef de la famille — il s'arrêta un moment et regarda Pierre qui se taisait, — le chef de la famille doit prendre la tâche la plus lourde. Et je suis prêt à le faire.

—Très bien, dit de nouveau le docteur.

Mais, dans un coin de la chambre. Alma pleurait silencieusement..

Elle dura quatre semaines, cinq semaines, six semaines, la sombre veillée dans la cabane. Les derniers bancs de neige disparurent une nuit des champs, comme si l'hiver avait subitement emporté ses bagages et disparu. Les saules devinrent jaunes le long du ruisseau, l'herbe verdit autour des sources. Les boutons rouges flamboyèrent sur les érables des marais : sur les bois s'étendit comme un brouillard de feuilles. Les germes des cerises futures éclatèrent en une splendeur de fleurs blanches. Les oiseaux-bleus étaient revenus, qui filent des chants d'amour et les rouges-gorges, qui chantent des ballades ; et les merles, qui sifflent des airs de joie.

Le prêtre vint une fois visiter le malade ; et quand il revenait chaque semaine, il s'accoudait sur la barrière d'entrée et causait avec Jean qui se tenait sur le pas de la porte. Quand il s'en allait, il levait trois doigts, — vous connaissez ce signe ? Il est plein de douceur, — et de l'avoir vu se lever sur lui, Jean avait le cœur joyeux.

Pierre ne laissait pas "la cabane" manquer de provisions, chaque jour, il venait les déposer près de la barrière. Comme le lait demandait plus de précautions, le pot était soigneusement mis à part, bien à l'ombre, près du four qui est écarté de la maison. Et, à côté du lait, chaque matin, Jean trouvait quelque chose : une fleur du géranium rouge qui fleurit sur la fenêtre de la ferme, un morceau de gâteau aux raisins secs, une grappe de l'arbousier aux branches lourdes et pendantes ; une fois, il trouva un petit bout de ruban bleu noué d'une certaine manière, — un entrelacement qui forme un carré et qui est un symbole aussi. — Ce jour-là encore, Jean eut le cœur joyeux.

Mais, quand le délire du malade fut passé, et qu'il commença à comprendre ce qu'on avait fait pour lui, on commença à causer dans la chambre. Les premiers temps, il parla peu, car il était très faible. Puis il devint plus fort, et il pensait beaucoup, il réfléchissait anxieusement, et un combat se livra en lui-même. Enfin il sortit victorieux de cette lutte contre ses mauvais instincts, autant du moins que cet homme le pouvait. Désirait-il laisser à l'homme trompé par lui, et qui l'avait ramené des portes de la mort, quelques débris de rêve qui avait illuminé sa vie ? Ou songeait-il simplement à sauver de sa réputation tout ce qui serait possible ?

Quels qu'eussent été ses motifs d'agir voilà ce qu'il fit.

Il raconta à Jean, sur ses soi-disant recherches, une interminable histoire, mêlée de mensonge et de vérité, dont voici à peu près le sens : Le domaine et le titre avaient existé dans la famille de Jean, c'était hors de doute. Jean, très probablement, en était héritier. Mais quelque chose changeait toute l'affaire. Une loi édictée sous Napoléon limite la période de temps où une terre peut être réclamée par les ayants droits. Passé un certain nombre d'années, la propriété revient au gouvernement. "Or, dit l'avocat, pour le domaine en question, le délai vient de s'écouler... D'après l'ancienne loi, vous devriez être marquis et posséder un château... mais après la loi nouvelle?... Dans de telles conditions, un homme d'affaires ne peut pas loyalement engager un client à continuer d'assumer ces lourdes charges. Enfin, je vous remettrai tout ce que vous avez déboursé : 110 dollars, n'est-ce pas ? Oui, et en plus 50 dollars pour ces six semaines de soins... 160 dollars.. Voici une traite sur Montréal. Et, en plus de cela, je garde une dette incalculable de gratitude pour la grande bonté dont a été entouré un pauvre homme malade, et je serai toujours, Monsieur de La Motte, votre reconnaissant débiteur."

Le visage de l'homme — troué par la petite vérole, et dont les cicatrices étaient encore rouges et enflammées — s'alluma d'un mélange singulier d'habileté satisfaite et de reconnaissance. Jean était un peu ému : son château était en ruines ! Mais il restait noble — de par l'ancienne loi — c'était encore quelque chose.

Et la meilleure moitié de sa joie restait intacte dans la désillusion.

Peu de jours après cet entretien, le médecin déclara que le malade pouvait s'en aller sans danger. Il vint le chercher en voiture. Jean, après s'être soigneusement fumigé, s'habilla de vêtements neufs et sortit à son tour de la maison. Il marchait sur la route, à côté du cheval qui allait au pas. Et ils arrivèrent devant la grille de la ferme. Alma était là, les deux bras tendus. Des yeux, Jean l'embrassa toute. L'atmosphère sereine de juin rayonnait autour d'eux. Le doux parfum des bois emplissait l'immense vallée. Un moineau, dans un buisson de lilas fleuri, exhalait dans son chant la gaieté de son cœur. Le monde était vaste, et libre, et très bon. Et pour se rejoindre, les deux amoureux n'avaient que quelques pas à faire.

—Si je ne me trompe, dit en souriant le docteur qui maintenant les rênes tendues, il y a un titre de noblesse dans votre famille, Monsieur de La Motte, et vous êtes marquis ?

—C'est vrai, dit Jean en tournant la tête de son côté. Du moins, je le crois.

—Et moi aussi, reprit le docteur. Mais vous feriez mieux d'entrer, ajouta-t-il en regardant la jolie fille de l'autre côté de la barrière, vous faites attendre Madame la Marquise.

E. SAINTE-MARIE PERRIN,

Le Correspondant

(Adapté de l'anglais de Henry van Dyke)

LE CHAPELET

Prenant le chapelet qui s'use sous mes doigts,
Ce soir, j'ai récité l'*Ave* cinquante fois,
Ayant pé-hé, j'étais d'une tristesse amère.
Mais, simplement, ainsi qu'un fils devant sa mère,
Mains jointes, à genoux, les yeux mouillés de pleurs,
J'ai répété : "Priez pour nous, pauvres pécheurs !"
Et déjà, dans mon cœur, je sens la paix renaître.

Je crois, j'espère en Dieu. Je sais qu'il est maître
Miséricordieux, bon, clément, paternel,
Pourtant il est aussi, sur son trône éternel,
Un juge et, quand je songe à ma vie, il me semble
Que je suis bien souillé, bien coupable, et je tremble.
Oui, mais la bonne Vierge est là qui me défend.
Souvenez-vous. Jadis quand vous étiez enfant,

Et pour vous châtier de quelque grave faute,
Quand le père irrité se levait, la main haute,
Votre mère arrêtait le bras prêt à frapper.
Or, dans le saint récit qui ne peut nous tromper,
Jésus sur la croix donnant Jean à Marie,
Lui dit : "Voilà ton fils" C'est pourqu i je la prie,
A l'heure de ma mort, d'implorer mon pardon,
Car, quand Jésus lui fit ce mystérieux don,
Il lui léguait ainsi l'humanité chrétienne
Tout entière, et ta mère, ô Seigneur, est la mienne.

Ma mère, intercédez donc pour moi, s'il vous plaît.
Dans le creux de ma main, je vois mon chapelet
Et pour moi, ses grains noirs sont comme une semence
Qu'avec un grand espoir, je jette au ciel immense.
Chaque *Ave* va bientôt, miracle merveilleux,
S'épanouir au pied de la reine des Cieux,
Et, suave parfum, ma prière fleurie,
Montera doucement vers la Vierge Marie.

FRANÇOIS COPPÉE,
(de l'Académie Française).

LE NOUVEAU SUPERIEUR-GENERAL DES JESUITES

LE T. R. Père François-Xavier Wernz a été élu, le 8 septembre dernier, supérieur général de la Société de Jésus.

On connaît le rang distingué qu'occupe la Société

de Jésus parmi les Ordres religieux. La doctrine catholique, ou la parole du Pape, n'a pas de défenseurs plus éclairés, plus intrépides, plus influents que les Jésuites, dans la presse, la chaire sacrée et les chaires universitaires. Aussi l'homme distingué que la Société s'est choisi comme supérieur est acclamé avec respect par l'univers catholique.



BILLET D'AFFILIATION A LA MESSE PERPETUELLE

JUNIORAT DE LA SAINTE-FAMILLE. — Saint-Boniface, Man. Canada.

En considération d'une offrande de 50 sous pour l'Œuvre des Vocations,

a été inscrit dans le Registre de la Messe perpétuelle et est admis à participer aux mérites de 104 Messes par année—deux Messes chaque semaine—qui sont dites, et continueront de l'être aussi longtemps que subsistera le Juniorat de la Sainte-Famille, pour les vivants et les défunts dont les noms sont inscrits dans le Registre.

Vu et approuvé:

† ADELARD LANGEVIN, O. M. I.
Archevêque de St-Boniface.

St-Boniface, 2 novembre 1905.

Nous adressons ce billet à tous ceux qui nous envoient une offrande de 50 sous, pour l'Œuvre des Vocations. Adressez votre offrande à L'AMI DU FOYER, Saint-Boniface, Man.

Jo

Dix c

◆◆◆◆◆

L

◆◆◆◆◆

Pour le
Foyer et
L'abon
Pour p
encore, u
Toute c
sée, et tou

Offerts

Ils par

10. Au
munauté
décédés:
20. Au
tion. Ils
funte, les

De plu

Chaque
teurs de l
le cours d
serons inf
Un ser
re semain
abonnés.

Nous c

—A tou
image de
CHRETI

—A tou

(tre) un be

Les enfan

Garcia Mc

Don Bosco

Histoire d

Les jeune

Vie de N-

Saint Ant

Vie et mir

Sainte Eli

S. Franço

Les visites

Ou bien

vengé.—D

Pour tre

R P Lac

—Les in

froisser

L'Ami du Foyer

JOURNAL DES FAMILLES CHRÉTIENNES

Paraissant le 10 de chaque mois.

Prix d'Abonnement - - 50 cents par An

L'Ange du Foyer

JOURNAL DES ENFANTS.

Paraissant le 25 de chaque mois.

Prix d'Abonnement, 25 cents par An.

Pour les personnes qui s'abonnent en même temps à *L'Ange du Foyer* et à *L'Ami du Foyer*, le prix sera de 60 cts pour les deux.

L'abonnement peut commencer à toute époque de l'année. Pour payer le prix d'abonnement, envoyer un mandat-express, ou encore, un mandat-poste ou un bon de poste.

Toute correspondance concernant *L'Ange du Foyer* doit être adressée, et tout mandat doit être fait payable à

L'AMI DU FOYER.

Saint-Boniface, Manitoba, Canada

AVANTAGES SPIRITUELS

Offerts aux bienfaiteurs de l'Œuvre des Vocations et aux abonnés de L'AMI et de L'ANGE DU FOYER.

Ils participent :

1o. Aux prières qui sont faites, tous les jours, dans chaque communauté des Missiennaires Oblats, pour leurs bienfaiteurs vivants et décedés:

2o. Aux messes de deux messes dites *chaque semaine*, à leur intention. Ils peuvent appliquer à telle ou telle personne, vivante ou défunte, les 104 messes dites chaque année à leur intention.

De plus :

Chaque mois, une messe de *requiem* sera dite pour les bienfaiteurs de l'Œuvre des Vocations et pour nos abonnés, décedés dans le cours du mois : et ils seront recommandés aux prières, quand nous serons informés de leur décès.

Un service solennel sera célébré chaque année, dans la première semaine de novembre, pour nos abonnés défunts et parents de nos abonnés.

PRIMES

Nous offrons en Prime :

—A toute personne qui nous envoie un abonnement (50 cents) : une image de la **SAINTE-FAMILLE**, ou une image de la **FAMILLE CHRÉTIENNE EN PRIÈRE**.

—A toute personne qui nous envoie deux abonnements (une piastre) un beau petit volume, orné d'images à choisir parmi les suivants :

Les enfants de la Bible.

Garcia Moreno.

Don Bosco.

Histoire de la Grotte de Lourdes

Les jeunes Saintes.

Vie de N-S. J.-C.

Saint Antoine de Padoue.

Vie et miracles de S. Benoît.

Sainte Elizabeth de Hongrie.

S. François d'Assise

Les visites des Anges.

S. François de Sales.

S. François Xavier.

S. Louis roi de France.

S. Louis de Gonzague.

Histoire populaire de S. Martin.

S. Dominique.

Sainte Thérèse.

S. Vincent de Paul.

Vie de la T. Ste Vierge.

Les saints de l'Atelier.

Ou bien un des ouvrages du R. P. Lacasse, O.M.I.—Le Prêtre vengé.—Dans le camp ennemi.—Autour du Drapeau.

Pour trois abonnements (\$1.50), nous offrons un des trois livres du R. P. Lacasse, relié

—Les images sont envoyées, roulées, sous étui, pour éviter tout froissement.

AIMER SA MÈRE!

AU cours d'une conversation tenue en présence du vénéré Fondateur des Oblats, on s'entretenait de deux jeunes hommes de grande famille, pour vanter leur intelligence, leur application au travail, la dignité de leur vie—et pronostiquer le bel avenir que leur promettait ce bel assemblage de qualités. On mettait surtout en relief les délicates attentions de leur amour filial à l'égard de leur mère. "Oh! interrompit Mgr de Mazenod, demeuré jusque là silencieux, ils ne peuvent être que bons, puisqu'ils aiment leur mère!"

L'amour d'un jeune homme pour sa mère est, en effet, un certificat de bonne conduite, de préservation morale, d'intégrité de cœur.

De tous les renégats de l'ordre naturel, le plus hideux est celui qui méconnaît ses parents et rougit d'eux. L'esprit-Saint dit : "Il est maudit de Dieu celui qui provoque les larmes de sa mère!"

Dans l'ordre surnaturel, notre mère c'est la Sainte Eglise qui nous a reçus au nombre de ses enfants; si l'on a le bonheur d'être religieux, c'est la société qui nous a accueillis dans son sein et donné son nom.

Le prophète parle avec amertume des enfants dénaturés : "J'ai nourri dit-il, des enfants, je les ai élevés et après cela ils m'ont méprisé."

Tels sont ces enfants, ces catholiques, ces religieux qui font connaître les fautes ou les imperfections qu'ils ont cru remarquer dans leur famille naturelle ou religieuse pour le seul plaisir de se plaindre. Ils devraient protéger, au prix de leur vie l'honneur et la renommée de leur famille, et au lieu de cela, par envie de parler, ou, ce qui est pis, par mauvaise humeur ou désir de vengeance ils lui otent, autant qu'il est en eux, ce que l'homme a de plus précieux, une bonne réputation.

De tels sujets méritent les noms que Notre-Seigneur donnait aux pharisiens en les appelant : serpents, races de vipères.

CHAQUE PEUPLE DOIT GARDER SA NATIONALITÉ

Il faut rester ce que nous sommes par la naissance sous peine de déchoir. Ces Canadiens français qui sont un peu anglais ou un peu américains, mais pas franchement canadiens français, renoncent aux qualités natives de leur race et préparent une génération d'êtres déchus. Leurs enfants ne seront plus des Français, ne seront pas acceptés comme des Anglais ou des Américains dont ils n'auront pas les qualités; mais ils formeront des êtres à part, une sous-race, c'est le sort que préparent à leurs enfants ces parents à l'esprit borné qui envoient leurs

enfants de préférence aux écoles anglaises, quand ils ont à leur porte des écoles où l'anglais est bien enseigné, mais où les élèves apprennent aussi la langue maternelle, l'histoire de la race, les hauts faits des ancêtres.

Il y a, paraît-il, quelques évêques américains,—peu nombreux—qui voudraient amener les Canadiens français à renoncer à leur langue, à leur nationalité; en cela, ces évêques, s'il y en a, n'expriment pas le sentiment catholique sur la question des nationalités.

Un dernier congrès catholique allemand, le cardinal Fischer, archevêque de Cologne a dit :

“N'oublions pas que chaque nation a son génie particulier. Tout n'est pas bon à l'un qui est utile à l'autre. C'est être mauvais catholique que de s'adjuger la première place dans l'univers. Chaque nation a son droit de vivre, sa mission divine, ses vertus. Il est du devoir des catholiques de répandre dans toutes les parties du monde la grâce de la foi sur la base de ces qualités nationales en vivifiant et en pénétrant la nationalité de l'esprit de la foi sainte. Telle était l'intention de Dieu en sauvant le monde; maintenir la multiplicité des nations sur le terrain de l'unité de la foi catholique. Tel est aussi le point de vue de nos congrès catholiques.”

UNE CONVERSION MOUVEMENTÉE

STEPHEN

Si, d'aventure, vous venez à Buffalo et que vous ayez à faire de nuit et en sleeping-car le trajet qui sépare Ottawa de Toronto, remarquez bien, se tenant debout à la porte du wagon pour contrôler votre billet, un homme de haute stature et dont l'embonpoint pourrait servir de réclame au confortable du Pullman dont il a la garde et la direction : c'est Stephen, et Stephen est un nègre.

S'il s'aperçoit que vous êtes un Oblat, vous pouvez vous attendre à cette question : “Connaissez-vous le P. Fallon ?” et tant mieux pour vous si vous avez l'honneur de ne pas ignorer le Provincial de la première province des Etats-Unis, vous serez traité en grand monsieur.

C'est qu'en effet Stephen a une histoire, et une histoire à laquelle le P. Fallon n'est pas étranger.

Et tout d'abord, je dois dire que si Stephen est maintenant catholique, et même catholique fervent, il ne l'a pas toujours été. Le temps n'est pas bien éloigné où vous n'auriez trouvé chez lui qu'un protestant vulgaire. Protestant vulgaire ! je m'explique. Le fait est qu'il ne protestait contre rien et, né dans la Réforme, il n'avait encore jamais songé à rien réformer dans sa vie. C'était assez pour lui d'aller son petit bonhomme de train. On ne pou-

vait pas dire : “C'est un athée” pas plus que “Il a de la religion.” C'était tout simplement un brave homme, très avenant, très poli, élégant même, et faisant, à la satisfaction des hauts bonnets de la compagnie et des voyageurs, admirablement bien son service. Et voilà.

Comment Stephen est devenu catholique, c'est ce que je voudrais raconter. Mais, autant pour affirmer ma véracité que pour me servir d'excuse, je tiens à me retrancher derrière le Rév. Père Provincial et à ne rapporter que les paroles dont il s'est servi quand, toute la communauté de Buffalo l'entourant un soir comme d'une couronne, il nous fit ce récit avec l'éloquence qui lui est coutumière :

“Il y a quelques années, nous dit-il, Stephen m'était totalement inconnu. Curé de Saint-Joseph à Ottawa je donnais alors une suite de conférences dans cette église quand mon attention fut appelée sur un dollar régulièrement déposé à la quête de chaque soir. J'appelai le frère sacristain : “C'est, me dit-il, un gros nègre qui se tient très respectueusement tout au fond de l'église et qui me paraît vous écouter avec le plus vif intérêt.”

La chose en était là quand un matin, il pouvait être de sept heures et demie à huit heures, j'allai à la porte pour répondre, en l'absence du frère portier, à l'appel fiévreux de la sonnette électrique.

A peine avais-je ouvert qu'une colossale forme noire se précipita vers moi, C'était à croire qu'un malheur était arrivé.

“I wish to become a catholic. Je veux être catholique.” Et cela dit à brûle-pourpoint avec des intonations suppliantes où l'on sentait des larmes, ce fut toute la présentation. Pour une minute je fus décontenancé. Mais qui ne le fut pas moins, ce fut mon homme. Comme quelqu'un à qui apparaît tout à coup ce qu'il y a d'humiliant dans une bour-



de
cha
bai
co
des
Je
ren
peu
—
mu
c'es
ave
—
—
—
—
vra
pas
tho
peu
Mai
tena
et t
je su
sans
j'en
fais
Step
je v
été t
mon
le di
pas
arriv
autr
phen
tholi
main
beau
vais
ça re
sur r
non,
Bon,
ne se
de no
mêm
cette
Or, la
phen
plus
faut
le ju
tandi
je do

de qui vient de lui échapper, il était là tournant son chapeau dans les mains, levant les yeux puis les baissant et les relevant encore, toussant par petits coups secs et oppressés, essayant puis abandonnant des mots qui ne voulaient pas se laisser articuler: Je le tirai d'embarras: "N'ayez pas peur, lui dis-je, remettez-vous, venez vous asseoir et causons un peu."

—Ah! vous êtes bien aimable, mon Père, murmura-t-il; voyez, excusez-moi, je n'en puis plus, c'est terrible, mais je viens de fortement me battre avec le diable.

—Avec le diable, pas possible!

—Oui, oui, avec le diable, comme je vous le dis.

—Et où?

—Où? Mais à la porte. Vous riez! mais c'est très vrai, à la porte. Et voici comment la chose s'est passée. Voilà déjà longtemps que je veux être catholique, mais j'ai remis toujours. Ce n'était pas la peur, ce n'était pas la honte, c'était...je ne sais pas. Mais ce matin je me suis dit: "Stephen, c'est maintenant le dernier jour, tu vas aller trouver le P. et tu deviendras catholique." Et alors, aussitôt que je suis descendu de mon train, je suis accouru, sans rien manger. Et tout le long de mon chemin, j'entendais le diable qui me disait: "Stephen, ne te fais pas catholique: ne va pas trouver le P. Fallon: Stephen, reste comme tu es." Et moi, je disais: "Non, je veux être catholique. "Par exemple, là où ça été terrible, ce fut devant la porte. D'abord, j'avais monté le perron jusqu'à la dernière marche quand le diable cria plus fort: "Stephen, Stephen, ne va pas là. "C'était si viole t, que je descendis. Mais, arrivé au bas, j'eus honte, car il y avait aussi une autre voix, très douce, celle-là, qui me disait: "Stephen, ne crains pas, je te veux avec moi, deviens catholique." Prenant alors mon courage à deux mains, je me dis: "Cette fois-ci, j'y vais." C'était beau à dire, mais à faire...? Juste au moment où j'avais le doigt sur le bouton de la sonnette, voilà que ça recommence, et bonté! quel tintamarre! Je crus, sur ma foi, perdre la tête; ça me disait: "Stephen, non, non, ne sois pas catholique, je ne veux pas." Bon, que je ne dis, il n'y a vraiment pas moyen, je ne serai jamais catholique, tant pis! et je descendis de nouveau. Mais, au fond, je me méprisais moi-même. Je regardai si personne ne m'avait vu jouer cette comédie devant la porte. Personne n'était-là. Or, la voix qui disait "Stephen, sois avec moi, Stephen, sois catholique," recommença, elle aussi, et de plus belle. Voyez-vous ma position? Eh bien, il faut en finir. Catholique, je le serai, je le veux, je le jure. Et d'un saut, j'emjambai les marches: et tandis que je disais au diable: "Va-t-en, vil animal," je donnais un vigoureux coup de poing sur le bou-

ton. Pendant tout le temps que la sonnette marchait, j'entendais bien encore des "Tu as tort, Stephen"; mais il était trop tard: le plus gros était fait. Et maintenant, voilà, je veux être catholique.

Stephen avait raconté cela tout d'une traite. Je le félicitai d'avoir eu le courage de vaincre les tentations du démon, et après avoir avisé ensemble aux moyens de l'instruire et être convenus des jours et des heures, nous nous séparâmes.

Après quelques séances, soupçonnant qu'il devait y avoir quelques raisons particulières pour motiver cette conversion, j'en parlai à mon nègre.

—C'est très simple, me dit-il. Connaissez-vous M. X...?

—Si je le connais! C'est le jurisconsulte le plus en vue de tout le Canada! Et c'est de plus un excellent catholique.

—Parfaitement. Or, ce monsieur ayant fait, une nuit, le trajet entre Toronto et Ottawa dans mon sleeping-car, y avait oublié son chapelet. Quelle ne fut pas ma surprise, car moi j'avais ramassé cet instrument et je n'y pensais plus, de voir arriver ce monsieur pour me le réclamer! "Tout de même, me disais-je, voilà une chose curieuse. Cet homme est un des plus marquants du pays, c'est un savant, et il dit son chapelet dans son lit! Il doit y avoir quelque chose là-dessous"—Et d'une.

Et de deux, maintenant.—Comme je souffrais d'une affection de poitrine, le médecin me conseilla de faire chaque jour une promenade fort matinale. Je prenais d'ordinaire cet exercice entre cinq et sept heures. J'avais fixé mon petit itinéraire, et, hiver comme été, beau temps ou non, je faisais ma tournée. Mais il arriva que dès les premiers jours une chose me frappa: le nombre des promeneurs. "Or ça, me disais-je, qu'est-ce que cela peut bien signifier? Cinq heures, six heures, mais c'est le temps où l'on est encore au lit! Que veulent tous ces gens? Je voudrais bien savoir si toutes ces personnes sont dans mon cas, et si c'est bien le médecin qui leur a dit de venir respirer l'air frais du matin. Ma foi, si cela est, il y a pas mal de poitrinaires à Ottawa." Le fait est que, quand je rencontrais quelqu'un, je me disais: "Tiens, Stephen, voilà un homme qui souffre de ton mal." Et j'avais de la pitié pour ces malheureux. Je finis par m'apercevoir à la longue que ces promeneurs prenaient exactement à la même heure exactement la même direction. Je résolus de les suivre, affaire de me renseigner. Et savez-vous ce que j'ai vu? C'est que ces gens n'étaient pas des malades prenant l'air le matin pour se soigner, mais bien des catholiques bravant tous les temps pour aller assister à la messe! Cette simple constatation renversa mes idées, et j'arrivai à me dire ceci: "Ce ne sont pas les protestants qui feraient jamais cela!

Ce n'est pas eux qui s'endormiraient en disant leur chapelet et qui ne craindraient pas de l'avouer ! Ce n'est pas eux qui se lèveraient tous les jours à cinq et six heures du matin pour aller à la messe ! Non, Stephen, le protestantisme, ce n'est pas la vraie religion, ce n'est pas la religion de l'âme, il n'a rien pour le cœur. Le catholicisme, oui, voilà la vraie et la seule religion qui fait du bien, qui bénit, qui console." Et voilà, mon Père, comment je suis arrivé de fil en aiguille à désirer de devenir catholique.

—Et votre femme, Stephen, y a-t-il quelque chance qu'elle vous imite jamais ?

—Ah ! ma femme ! Ça, voyez-vous, mon Père, je ne sais pas. Mais je ne crois pas que ce soit impossible. Je ferai tant que j'y arriverai peut être.

—Et que ferez-vous ?

—Ce que j'ai fait jusqu'ici. Ce n'est pas mon habitude de violenter les consciences. Mais sans aller jusque-là on peut faire quelque chose. Ains, j'ai acheté un certain nombre de petites brochures où sont traités les grands problèmes religieux. Je les mets sur ma table avant de m'en aller au travail, et cela suffit.

—Ce n'est pas tellement évident que cela suffise. Si elle les lit ou si elle ne les lit pas, qu'en savez-vous ?

—Ah ! mon Dieu, vous ne vous y connaissez pas. Je dispose toutes mes brochures sur ma table, je fais semblant de les dissimuler comme si j'en voulais faire un secret ou comme si je voulais me méfier. Alors ça ne rate jamais. Quand je reviens le soir, je regarde. Tout a été très bien remis en ordre. On dirait que personne n'y a touché. Seulement il y a ceci : c'est que j'avais mis les livres à l'envers, et je les retrouve à l'envers. Vous ne savez pas ce que c'est, vous.

Le grand rêve de Stephen eût été, en effet, d'amener avec lui toute sa famille à la sainte Table au jour de sa première communion. Dieu ne l'a pas voulu. Aussi est-ce le seul nuage qui ait plané alors sur ce front régénéré où l'amour vint jeter un rayon si beau qu'on aurait pu le croire transfiguré par l'extase.

Mais qui sait si l'heure ne sonnera pas un jour où Dieu se laissant toucher accordera à ce converti de la dernière heure, mais dont la piété est toujours allée grandissante, de ne voir dans sa maison qu'un autel et qu'une foi ?

C'est certainement cette heure de grande miséricorde que demande Stephen quand chaque nuit, tandis que la locomotive emporte les voyageurs sur ses ailes de feu, il veille et prie en disant son chapelet."

H. WATELLE, O. M. I.

Buffalo, le 26 mars 1906.

DITES VOTRE CHAPELET

ALICE était une des jeunes filles les plus brillantes de la ville, riche attrayante, et fêtée partout ; et recueillant chaque jour ces petits triomphes d'amour-propre qui enivrent, elle ne pouvait se souffrir chez elle ; il fallait qu'elle brillât. Sa vanité tenait la place des besoins et des devoirs de son cœur. Sa mère comprit trop tard le mal qu'elle avait fait à sa fille, et pour chercher un remède, elle quitta la ville et l'emmena avec elle dans une campagne qu'elle possédait.

Alice dit qu'elle y mourrait. Elle n'y mourut pas, mais...s'ennuya.

Un jour, vers la fin du Carême, sa mère lui dit : "Il faudra songer à nos Pâques et nous confesser."

Alice fit une moue peu gracieuse et répondit : "C'est vrai."

Il y avait, au village, un curé déjà vieilli, qui venait quelquefois chez les parents d'Alice et apportait toujours, avec un gracieux sourire, une de ces bonnes paroles qui sont pour les âmes pures ce qu'est la rosée pour les plantes.

Sa parole n'entraît pas dans le cœur d'Alice qui le jugeait plus propre à conduire des habitants qu'à diriger des âmes...moins communes.

Il fallait pourtant aller à lui.

Nous ne savons pas ce qu'elle dit en confession, mais elle sortit avec les lèvres pincées.—Un reste de respect l'empêcha de laisser échapper un sourire moqueur.

Sa mère inquiète lui parla de M. le Curé —"C'est un homme nul," dit-elle. A chacune de mes observations, il me répétait : "Dites votre chapelet."—Et elle ajouta tout bas : "Belle consolation que de dire son chapelet !"

Elle fit ses Pâques, mais se promit bien de ne plus s'exposer à ce monotone refrain, qui lui paraissait bon pour les vieilles femmes : "Dites votre chapelet."

Dans la ville voisine, un prédicateur de renom vint donner la station du Mois de Marie ; et la mère d'Alice ne crut pouvoir refuser à sa fille d'aller le trouver.

Reçues toutes deux avec politesse, la mère expose le but de leur visite.

—"Mais, dit le religieux, Mademoiselle a dans son Curé un guide que le Ciel lui a donné et qui, de préférence à moi, a reçu d'en haut la mission de diriger son âme.

—Mais, mon Père, répondit vivement Alice, il ne me comprend pas, il ne me répond pas ; et, à chacune de mes paroles, il ne sait qu'opposer ce conseil monotone et vide de sens ; "Dites votre chapelet."

—Voulez-vous, Mademoiselle, que je vous raconte une histoire ?” dit en souriant le religieux.

“J’ai connu un père de famille obligé de laisser aller à Paris son fils qui devait y faire son Droit.

“Il connaissait les dangers et les entraînements de la grande ville ; aussi, en remettant à son fils l’argent nécessaire, ne lui épargna-t-il pas les conseils.

“Un surtout semblait lui tenir à cœur, car il le répéta à plusieurs reprises.

“—Vois, mon fils, j’ajoute à ton trousseau ce gros volume que nous lisons en famille : *la Vie des Saints*. Je l’ai reçu de mon père, quand j’avais ton âge et il m’a gardé de bien des dangers. Promets-moi de le lire, surtout dans tes heures de détresse.”

“Le fils promit...mais les études et les amusements lui ôtèrent le goût de *la Vie des Saints* et le gros volume resta au fond de sa malle.

“L’argent va vite à Paris...Il manqua bientôt au jeune étudiant qui en demanda à son père prétextant l’achat de livres très chers ; et le père répondit : “Lis *la Vie des Saints*”

“Et chaque fois qu’une demande arrivait au toit paternel, revenait à Paris la réponse invariable : “Lis *la Vie des Saints*.”

“Et le jeune homme était outré de cette réponse ironique et *la Vie des Saints* gisait inerte au fond de la malle.

“Il emprunta. Et, le jour des créanciers approchant, il avoua tout à son père, s’attendant à de terribles reproches —Mais point du tout. Arrive l’impitoyable refrain : “Lis *la Vie des Saints*.”

“Cette fois, il n’y tint plus. Il avait successivement tout vendu : ses effets, ses livres...excepté



pourtant cette *Vie des Saints* a la laquelle son père tenait si fort : et elle est dans sa malle dont il veut se débarrasser encore.—Il la prend, cette *Vie des Saints*, il l’ouvre. O bonheur ! au premier feuillet un billet de banque, et encore un...et encore un... que son père prévoyant y avait placé.”

“Mon histoire vous a-t-elle plu ?” dit le religieux en souriant, et regardant Alice qui baissait la tête.

“Qui sait si parmi les grains de ce chapelet que vous dédaignez ne se trouve pas une perle précieuse ? Vous êtes seule.—En disant : *Je vous salue, Marie*, ne vous semble-t-il pas que Marie vous tient compagnie et qu’elle est avec vous ?

“En la nommant, *pleine de grâce*, peut-être la verrez-vous gracieuse, aimable, laborieuse, charitable, et vous sentirez-vous portée à lui ressembler. En la suppliant de *priez pour vous*, vous sentirez qu’elle le fait, et vous serez réconfortée. Allez, Mademoiselle, et comme votre bon curé, je vous répéterai : “*Di es votre chapelet*.”

Moins d’un mois après, Alice faisait la joie de sa mère, et allait, heureuse, demander à son vieux curé la permission de communier tous les huit jours.

MARIE EXAUCE TOUJOURS

Depuis un mois, les médecins cherchaient vainement un remède, la jeune fille était toujours plus mal

Elle avait vingt ans ; forte et bien portante jusque-là, elle avait été terrassée par une maladie bizarre, dont les symptômes changeait à chaque instant.

C’était une délicieuse enfant, à qui Dieu avait tout donné : la beauté, une intelligence hors ligne et une bonté angélique jointe à un cœur tendre et généreux.

Sa mère était une mondaine, mais elle avait élevé cette enfant avec la sollicitude d’une mère chrétienne, ne voulant pas que sa chère petite Eva connût une vie dévoyée. La malheureuse mère, depuis la maladie de sa fille, passait les jours et les nuits auprès d’elle, mais malgré ses soins continuels, la malade s’affaiblissait tous les jours

Un matin, vers dix heures, la jeune fille reposait dans son lit blanc : sa mère, la voyant si calme, dit aux domestiques et à la garde de bien veiller sur Eva parce qu’elle était obligée de sortir, qu’elle serait rentrée dans une demi-heure. Elle mit son chapeau, son manteau et descendit. Dans la rue, elle acheta un gros bouquet de roses et elle courut vers l’église, qui était tout près de chez elle. Elle alla se prosterner devant la Sainte Vierge, à l’autel qui est sous le vocable de Notre-Dame de Bon Secours : elle pria Marie d’avoir pitié de sa fille, de prendre sa vie, mais de laisser vivre cette enfant, si

bonne, si douce, si pieuse ; elle supplia la Bonne Vierge de ne pas considérer l'indignité de sa vie, qu'elle n'avait pas le droit, elle, misérable pécheresse, de s'adresser à la Reine de toute pureté, mais que par pitié pour la jeune vierge qui souffrait, elle voulût bien la sauver.

La malheureuse mère, abîmée dans sa douleur, n'avait pas conscience du temps qui fuyait et elle n'entendit pas le sacristain, qui, à midi, passait lentement en agitant son trousseau de clefs pour avertir qu'il allait fermer l'église jusqu'à une heure.

La chapelle où se trouvait la pauvre mère était sombre, l'homme ne la vit pas.

Un peu calmée pourtant, elle se releva, regarda sa montre, il était près d'une heure ; elle voulut sortir mais toutes les portes étaient fermées. Alors elle se représenta ce que la pauvre malade devait souffrir en ne la voyant pas. Affolée, elle courut d'une porte à l'autre, mais en vain. Enfin le sacristain revint, et voyant cette femme qui se précipitait dehors en pleurant, il crut que c'était une insensée.

Cependant la mère arrivait chez elle, se précipitant au chevet de sa fille, quand celle-ci, assise sur son lit, calme et souriante, lui dit en lui tendant les bras : "Oh ! maman, que je me sens bien, j'ai faim, je suis guérie." La mère alors tombant à genoux, son cœur se fondit dans les larmes d'une immense reconnaissance.

Quelques jours après, la mère et la fille allèrent à la Table Sainte.

"TU N'ES PAS RAISONNABLE...."

IL est bien dur de lutter contre ces petits tyrans, si aimables, quand ils font tout ce qu'ils veulent. Il est bien pénible de trouver, dans son âme, assez d'énergie pour dire quelquefois : "Non !" ou bien : "Je veux !"

Alors, papa et maman biaisent, parlementent, raisonnent, discutent, au lieu de commander. Et ils sont invariablement battus : la diplomatie enfantine, plus encore que celle des Chinois, se distingue par une finesse qui est souvent de la ruse, et par une patience que rien ne peut lasser.

S'ils surprennent chez les parents la moindre hésitation, le plus léger signe de faiblesse, ils poussent hardiment leur pointe, jusqu'à la victoire complète.

Et à toutes les "raisons" qu'on leur oppose, ils disent avec l'énergie dont le père et la mère devraient leur donner l'exemple : "Je veux. Je ne veux pas."

De là des scènes pénibles et humiliantes, qu'un vaillant petit journal reproduit en partie, comme suit :

Au lever.—Je ne veux pas ces souliers, dit M. Paul. J'aime mieux prendre les autres.

Et la maman de discuter :—En vérité, Paul, je ne vois pas pourquoi tu ne veux pas ces souliers, ils valent bien les autres.

—Je n'en veux pas, je te dis...

—Mais enfin, Paul, *tu n'es pas raisonnable.* Et si tu n'avais que ceux-là ?

—Je veux les autres.

Et la maman docile emporte la chaussure refusée et remet à M. Paul ce qu'il désire.

A déjeuner.—Paul, viens vite déjeuner. Ton café va se refroidir.

—Je n'en veux pas. Je veux du chocolat.

—Mais tu sais bien que je t'en ai donné hier.

—Qu'est-ce que cela me fait ! Je te dis que je ne veux pas de café.

—Allons, Paul, *tu n'es pas raisonnable.* Le café est prêt. Il faudrait du temps pour te préparer du chocolat, et c'est bientôt l'heure de sortir.

—Je ne veux pas de café, je veux du chocolat.

—Eh bien ! dit la mère impatientée, je vais te le préparer, ton chocolat.

A dîner.—Scène pareille. On sert la soupe. M. Paul fait la grimace.

—Je ne veux pas de soupe, déclare-t-il.

—Voyons, Paul, dit la mère suppliante, *tu n'es pas raisonnable.* Cette soupe est très bonne, ton père et moi, nous la mangeons bien ; allons mange-la.

—Non, je ne veux pas de soupe.

Le père fronce les sourcils. Mais fatigué, lui aussi, de se heurter sans cesse à ces résistances enfantines, il fait un geste vague qui signifie : Allons, qu'il ne mange pas de soupe, mais qu'il nous laisse la paix.

Ces parents peuvent bien alléguer que Paul *n'est pas raisonnable.* Mais franchement le sont-ils ?

L'enfant est ce qu'on le fait. Discutez avec lui pour le faire obéir, vous en ferez un raisonneur et vous ne serez pas *raisonnable.*

Parents, ne cédez jamais sans de graves raisons. Et tout en faisant comprendre, sans discussion préalable, que vos ordres ne sont pas des caprices, imposez-les à vos enfants d'un ton qui n'admette pas de réplique.

De la sorte, vous vous épargnerez, après quelques luttes passagères, des ennuis, des contrariétés, des humiliations ou même des souffrances irrémédiables.

NOS ZÉLATEURS

Nous continuons de publier la liste de nos zélateurs à qui nous sommes redevables du succès de notre petit journal. Quelques uns de l'année dernière n'ont pu nous continuer leur concours bien apprécié, ils ont été remplacés par d'autres qui ont

eu l'obligeance de continuer votre œuvre. Les noms de ceux qui ont contribué dans nos humbles efforts à la récitation du chapelet de la Famille de Nazareth sont :

Mme Nap. Savoy
Mme J. A. Boudry
Mme Honoré M...
Mlle Délia Riou
Mlle Noémie M...
Mme Wm. Paquet
Mme Ulysse L...
Mlle Maria Cha...
Mme Georges F...
Mlle Elmina L...
Mlle Albertine P...
Mme J. B. Ber...
Mme E. St. De...
Mme Joseph Ca...
Mlle Amanda C...
Mme Désiré Ro...
Mme J. Sauret...
Mme Mathias E...
M. Théodule Ja...
Mme Joseph P...
Mme Azarie Ve...
Mme O. Dorval...
Mme Israël Dio...
M. J. B. Martel...
Mlle Amanda M...
Mme Désiré Mer...
Mlle Régina Ma...
Mme Cyprien M...
Mme Jos. Mart...
M. Louis Lajoie...
M. Eugène Mor...
M. A. P. Boudr...
Mme Vve A. Ne...
Mlle Philomène...
Mme Nap. Desch...
M. Octave Hou...
Mlle Marcelle M...
Mme Osias Rich...
M. Camille Boil...
Mme David Dra...
Mme Samuel N...
Révde Sr. Ste C...
Mlle Sophronie...
Mlle Marcelle M...
Mme Chs Bohém...

Pour la l...

M. P. Gosselin
Mme Ulysse Tour...
M. F. X. Welsh
M. L. Jos. Bellea...
Mlle Adéline Desile...

eu l'obligeance de s'offrir pour nous aider dans notre œuvre. Leur souvenir nous suivra à l'autel et dans nos humbles prières, particulièrement dans la récitation du chapelet, nous demanderons à la Sainte Famille de Nazareth de les protéger et de les bénir :

Mme Nap. Savoie,	M. John B. Cloutier,
Mme J. A. Bourget,	Mme Onésime Benoit,
Mme Honoré Manseau,	Mlle Eugénie Guay,
Mlle Délia Rioux,	Mlle Anna Moisan,
Mlle Noémie Mercure,	M. Antoine Brouillet,
Mme Wm. Paquette,	Mlle Maria Benoit,
Mme Ulysse L. Tourigny	Mlle Ida Archambault,
Mlle Maria Champoux,	Mrs Archie Ouellette,
Mme Georges Rivet	Mme Péloquin,
Mlle Elmina Lafond,	Mme Joseph Rochon,
Mlle Albertine Larivière,	Mlle Odile Lefebvre,
Mme J. B. Bergeron,	Mme Rémi Caron,
Mme E. St. Denis,	Mme Jos. Louis Gagné,
Mme Joseph Casabon,	M. Fred. Samson,
Mlle Amanda Chiasson,	Mme Alphonse Bouvier,
Mme Désiré Rousseau,	Mlle Délia Cartier,
Mme J. Saurette,	Mlle Albina Chaput,
Mme Mathias Boivin	Rév. Srs de Ste Anne,
M. Théodule Jalbert,	M. Ducharme,
Mme Joseph Poulin	Mlle Léocadie Lacasse,
Mme Azarie Venne,	Mme Max. Audet,
Mme O. Dorval,	Rév. Chs Maillard,
Mme Israël Dion,	M. Wm. Chamard,
M. J. B. Martel,	M. Théodore Ecuyer,
Mlle Amanda Magnan,	Mme Vve Jos. Paradis,
Mme Désiré Mercier,	M. Jos. Raymond,
Mlle Régina Mailhiot,	Mme Evangel. Girouard,
Mme Cyprien Marin,	Mlle Amanda Choquette,
Mme Jos. Martineau,	Mlle Louise Morneau,
M. Louis Lajoie,	Mme Vve Chs Roy,
M. Eugène Morissette,	Mlle M.R. de L. Dumontier,
M. A. P. Boudreau,	Elphège Allard,
Mme Vve A. Neveu, Inst	Mme Arthur Derouin,
Mlle Philomène Hardy,	Mme Philiat Champagne,
Mme Nap. Deschamps,	Mlle Marie-All. Talbot,
M. Octave Houle,	Mme Xavier Mainville,
Mlle Marcelle Martineau	Mme Sophie Proulx,
Mme Osias Richer,	Mrs John Trusty,
M. Camille Boily,	Mlle Joséphine Robitaille
Mme David Drapeau,	Mme Thos. Raymond,
Mme Samuel Noël,	Mlle Stéphanie Thérien,
Révde Sr. Ste Claire,	Mme Ernest Paquette,
Mlle Sophronie Marier,	Mme Louis St. Onge,
Mlle Marcelle Mercure,	Mlle Mary Saurette,
Mme Chs Bohémier,	Mme Jos. Granger,
	Mme Jos. Chalifoux,
	Mrs Marie-Anne L'éveillé,
	Mlle René Blouin,

Pour la Missiou du Rév. Père Beys

M. P. Gosselin	\$2.00	Rév. M. Verret	.10
Mme Ulysse Tourigny	1.00	M. Pierre Blondeau	1.00
M. F. X. Welsh	2.00	M. Louis Tranche-	
M. L. Jos. Belleau	5.00	montagne	1.00
Mlle Adéline Desilets	1.00	M. Alfred Caron	5.00

OFFRANDES POUR L'ŒUVRE DES VOCATION

Une abonnée, en actions de grâce, pour guérison obtenue—\$1.00	Albert Decosse—50 c.
Mme A. Boutiller—50 c.	Godfroy Théberge—50 c.
Mme Vve Paquette—50 c.	Mlle Magdel. Péalabra—50 c.
R. P. Frigon—\$10.00	Mme M. Doray—75 c.
M. Elphège Allard—50 c.	M. Félix Boucher—50
Mme Jos. Desormaux 50 c	Mme Onésime Gratton—50c.
Feu M. M. Gareau—50 c.	Mlle Marie Cousineau—50c
Feu M. M. Richard—50 c.	M. Eusèbe Mathieu—50 c.
M. Géd. Brunelle—50	Mme F. X. Godin—50
Mme Adèle Brunelle—50 c.	Mme Alfred Lapointe—50c
M. Wm. Chamard—\$3.50	M. S Archambault—50 c.
Mrs Mathew McKay—50	Une bienfaitrice—\$2.00
Mlle Emma Gagnon—10	Mme P. Falardeau—50
M. Rodolphe Gagné—50 c.	M. François Picard—50 c.
M. Elzéar Vachon—50 c.	Mme Régis Cancade—15
Mme Elzéar Vachon—50 c.	Feu Mme Sér. Lampron
M. Jos. Vachon—50	—50 c.
M. Jos. Dusablon—50 c.	Feu G. Lahaie—44 c.
Mme Jos. Dusablon—50 c.	M. Phil. Lahaie—44 c.
(en actions de grâces)	M. Alfred Mercure—44
J. Marie Dusablon—50 c.	M. G. Tessier—44
L'hon. J. Dubuc—50 c.	M. Aristide Gareau—50 c.
Mme J. Dubuc—50 c.	Mme M. L. Granger—50
A.J.H. Dubuc, Ecr.,—50 c.	Mlle M. Lamontagne—50 c.
Dr G. A. Dubuc—50 c.	Feu Mlle Palm. Benoit
Mme J. H. Bourgouin—50c.	—50 c.
Mlle Philomène Laurin—50c.	Feu Mlle Anna Benoit—50c
Mlle Angél. Laurin—50 c.	Feu M. Omer Benoit—50 c.
Mlle Maria Lusignan—50c.	M. Ulric E. Gagnon—\$1.50
	M. Nap. Savoie—50 c.
	Mlle Emma Cornuier—50



Hotel-Dieu, Nicolet—Nos orphelins et orphelines aiment à lire *L'Ange du Foyer*, et j'espère qu'ils en retireront un grand profit, car le petit journal est éducatif, instructif et intéressant.

X.—“Mon petit garçon, que j'avais recommandé à vos prières, a fait sa première communion à la fin de mai. Vos bonnes prières et mon ardent désir ont été exaucés, j'en suis presque certaine; car il me faisait penser aux Anges en adoration devant le T. S. Sacrement, J'ai bien pleuré ce jour là, mais c'était de bonheur. Notre bon curé l'a présenté à Mgr Bégin, comme son futur vicaire. Il a baisé l'anneau de sa S. G. qui lui a donné sa bénédiction.

Douze abonnements recueillis (\$3.) donnant droit à l'envoi de 18 numéros; donc six numéros en plus à la disposition du zéléteur.



PRIÈRE
ET
ACTIONS DE GRÂCES

Mutric.—Mes remerciements à sainte Anne pour une guérison obtenue après la promesse d'une offrande de \$1 en faveur de l'Œuvre des Vocations, et de publication dans *L'Ami du Foyer*.

Drummondville—Je me recommande aux prières de vos junioristes pour obtenir de la Sainte Famille de Nazareth ma guérison. Je suis menacée de surdité et j'ai des petits enfants qui ont bien besoin de l'aide de leur mère.

ABONNÉE.

Sandy Bay—Je suis une pauvre femme malade, demandez à la Sainte Famille la guérison que je sollicite avec confiance.

Alfred—C'est avec joie que je viens m'acquitter de la promesse faite de donner \$1 pour l'Œuvre des Vocations, si je réussissais dans mes affaires cet automne. J'ai été exaucé audelà de mes espérances.

Ritchance—Après promesse de m'abonner à *L'Ami* et de faire publier, j'ai obtenu ma guérison.

Ma fille Alma a souffert d'un mal aux yeux pendant quatre mois, après une neuvaine à saint Joseph elle a été guérie. Nous avons promis d'insérer la guérison dans *L'Ami*.

—Je prends un abonnement à *L'Ange du Foyer* pour obtenir plusieurs grâces, par l'intercession des Saints Anges, et ma guérison, sans qu'une opération soit nécessaire.

—Depuis 10 ans, je souffrais dans les bras un engourdissement qui gênait mon travail, troublait mon sommeil. Suivant votre conseil, j'ai commencé à demander ma guérison à la Sainte Famille de Nazareth, disant tous les soirs, avec mon enfant de dix ans, deux dizaines de chapelet, en union avec celle que vous dites dans votre communauté pour les personnes recommandées.

Aujourd'hui, je suis guérie. Notre prière a été pleinement exaucée, et, j'ai attendu un mois, avant de venir vous faire part de ma joie et vous offrir, pour l'Œuvre des Vocations, l'obole de ma reconnaissance (\$1.50.)

MME J. D.

X—Two favors obtained through the intercession of St. Anthony. One was for the success of an enterprise undertaken by my brother, and the other a favor obtained by myself.

—Nous nous recommandons à vos bonnes prières, d'abord pour bien élever nos enfants, aussi pour plusieurs grâces particulière qui nous concernent et pour plusieurs de nos proches parents qui sont dans la peine, afin que Dieu nous donne à tous le courage et la force nécessaire pour vaincre tous ces obstacles et pour se résigner en tout à sa sainte volonté.

W. W.—Je m'étais recommandé à vos prières et le bon Dieu m'a accordé un peu de soulagement: je puis maintenant faire quelques petits ouvrages, mais pas encore aller à l'église. Songez donc: depuis huit ans privée du bonheur d'entendre la parole de Dieu pour m'aider à supporter tant d'épreuves et de souffrances. De nouveau je me recommande à vos bonnes prières, afin que le bon Dieu me donne les forces nécessaires pour élever ma famille et

faire instruire mes enfants: mes pauvres petites filles sont privées d'aller à l'école, étant obligées de m'aider à prendre soin des plus jeunes...

X—Je recommande instamment à la protection de la Sainte Famille, mes enfants, mes fils parcequ'ils évitent les occasions de péché—l'un d'eux est épileptique—je le recommande spécialement.

Stanford—Une institutrice avec ses élèves.

Oak Lake—Je vous envoie deux abonnements à *L'Ami* et à *L'Ange du Foyer*, en reconnaissance pour une grâce obtenue.

MME B.

X—Une jeune personne de 18 ans exposée à tous les dangers.

St. Sauveur—Aux prières, pour obtenir une guérison.

St. Felix—Une abonnée demande la guérison d'un mal de tête.

Two Harbors—A saint Antoine pour plusieurs grâces.

Pierreville—Une jeune personne pour connaître sa vocation.

St. Elphège—4 Personnes malades, 2 sourdes, 2 aveugles, 2 vocations, 2 pour obtenir la foi.

LIVRES ET REVUES

LA NOUVELLE-FRANCE—Paraissant le 15 de chaque mois par livraison de 48 pages in-40, ne publie que des travaux originaux. Abonnement, par an, \$1. Rédaction et administration, 2, rue Port-Dauphin, Québec.

Livraison de Septembre: J. EDMOND ROY: M. de Montmagny: II Son caractère (*Première article*.) JEAN D'ESTIENNE: Psychologie animale et psychologie humaine (*second article*) RAPHAEL GERVAIS: Erreurs et préjugés: Encore M. Siegfried.—Quelques unes de ses idées et quelques uns de ses jugements. THOMAS CHAPAIS: Les Jésuites de la Nouvelle-France, par le P. Camille de Rochemonteix. L'ABBÉ L. LINDSAY: Un dictionnaire de philosophie. DON POALO-AGOSTO: Pages romaines. Les encycliques du Pape: aux évêques français; à l'épiscopat italien. Le sport au Vatican, L. L.: Bibliographie canadienne.

BULLETIN DES RECHERCHES HISTORIQUES—Organe de la Société des études historiques. Abonnement: \$2, Editeur-proprétaire, M. Pierre Georges Roy, Lévis.

GOSELIN, ptre: Notes sur la famille Coulon de Villiers (suite et fin) P. G. R. Yankees. Le gouvernement d'Ailleboust. Le Great Eastern. Le cap. Chabot. Benjamin SULTE. La milice canadienne.

NECROLOGIE

Mme Malcome Côté, Rimouski.

Mme Augustin Rodrigue, Lewiston.

Mme Honoré Legaré, Ste Marie Solomée.

Mme Israël Belisle, St Jacques.

M. Edmond Foreman, Fort William.

Sr Marie Athanase, Lachine.

M. Joseph Doré, Ottawa.

Mme Geo. Forget, Montréal.

Rde Mère M. du St. Rosaire, Hochelaga.

Mlle Anna Gladu, Montréal.

Que par la miséricorde de Dieu, leurs âmes et les âmes de tous les fidèles trépassés, reposent en paix.

Nous disons deux messes, chaque semaine, pour nos abonnés. Ils peuvent appliquer à te le ou telle personne, vivante ou défunte, les 104 messes dites chaque année à leur intention.

Nous disons chaque mois une messe de *requiem* pour nos abonnés décédés ou cours du mois.

—Nous disons tous les jours, avec nos Junioristes, la 4e dizaine du chapelet pour les intentions recommandées et la 5e dizaine pour les abonnés décédés au cours du mois.

St-Boniface, Man., imprimerie du MANITOBA.